

UN "JUSTE" EN EUROPE CENTRALE AU XX^e SIECLE:
LE COMBAT INTELLECTUEL ET MORAL D'ISTVÁN BIBÓ

de Judith Bibó

Quand on évoque le nom d'István Bibó, on peut être presque sûr que son nom n'est connu que pour certains historiens ou chercheurs en science politique. [De son vivant, en effet, on essaie dans son pays de le garder inconnu ou de le faire oublier par toute une conspiration du silence. Après sa mort en 1979, on ne peut pas empêcher que ses oeuvres soient publiées en Hongrie, et que ses études les plus importantes soient traduites dans un premier temps en français, en allemand, en anglais, en italien et, dans une seconde étape, dans les langues des pays de l'Europe centrale: en polonais, en slovaque, en tchèque, en russe, et récemment en roumain.] Pour les lecteurs de ses recueils d'études politiques, Bibó est un analyste perspicace des problèmes historico-politiques d'une des trois Europe (si l'on reprend le terme de l'historien hongrois J. Szücs) à savoir de la zone intermédiaire qui se situe entre l'Allemagne et la Russie. La question qui s'impose donc surtout dans le cadre de cette conférence à quel titre cet auteur peut ou doit être considéré comme un des "justes" de notre siècle?

Pour répondre à cette question, il convient de commencer par retracer son itinéraire en évoquant quelques faits marquants de sa vie.

Issu d'une famille protestante de magistrats et d'enseignants, descendant de la noblesse moyenne (j'insiste sur ce point – on verra plus tard pourquoi). Bibó (né en 1911) s'est destiné à des études de droit et d'histoire. L'université où il a fait ses études, puis les voyages d'études qui l'amènent en Hollande, en Allemagne et à Genève lui permettent d'avoir de grands maîtres. [Horváth Barna à Szeged (dans le Sud de la Hongrie), Hans Kelsen et Alfred Verdross à Vienne, Paul Guggenheim et Guglielmo Ferrero à Genève. Dans sa jeunesse, son orientation intellectuelle et sa carrière sont en quelque sorte irrégulières dans le sens où deux amitiés de jeunesse le détachent du conservatisme qui correspondrait presque automatiquement à sa position dans la société fortement hiérarchisée et rigide de la Hongrie

des années 30. Des deux amis qui joueront un rôle décisif dans l'évolution de ses vues politiques l'un, F. Erdei est fils de la paysannerie pauvre qui deviendra à la fin des années 30 le porte-parole et leader charismatique des trois millions de mendiants, comme on dit à l'époque, et qui ouvrira ses yeux sur le problème paysan. L'autre ami, B. Reitzer – issu de la bourgeoisie juive cultivée – l'incitera à n'ignorer ni en théorie ni en pratique tout ce qui est lié au problème ouvrier. Ainsi, son orientation intellectuelle sera celle d'un intellectuel de gauche non communiste (je souligne) pendant la décennie du régime national-chrétien puis fasciste qui précède la guerre.]

Au début de sa carrière, Bibó travaille comme magistrat et comme fonctionnaire ministériel.

C'est cette position qui lui permettra à l'époque des lois raciales de sauver la vie de nombreux hommes et femmes. Au sein du Ministère de la Justice, il confectionne à l'aide de quelques collègues de faux papiers pour les persécutés. [Au temps des déportations – nous le savons aujourd'hui – cela devient une question de vie et de mort.] Après l'occupation de la Hongrie par l'Allemagne nazie, cette activité lui vaut en octobre 1944 une arrestation par la Gestapo, qui restera pourtant sans conséquences graves dans le chaos général. Après la guerre, toujours comme fonctionnaire – cette fois au Ministère de l'Intérieur – il prend connaissance d'un bruit selon lequel les puissances alliées auraient l'intention d'évacuer les territoires habités de populations allemandes – en Pologne, en Bohême, en Hongrie – et de transférer ces populations ou bien en Allemagne ou bien de les envoyer en Union Soviétique à destination inconnue. Dans certaines régions de la Hongrie, les autorités s'empressent déjà d'obéir à cette prétendue volonté des Grands en chassant les Allemands de leurs villages pour les mettre dans des camps bricolés à la hâte, à la belle étoile. Au moment où les nouvelles des premières actions de ce genre arrivent au Ministère, Bibó intervient énergiquement. [Au mois d'avril et de mai 1945 il rédige trois notes à l'intention du ministre de l'intérieur pour l'avertir que les premières victimes de ce genre d'exactions seront de nouveau les femmes enceintes, les enfants exposés aux différentes épidémies qui surgissent nécessairement dans des conditions pareilles, et les vieillards – comme c'était le cas lors des déportations juives.] Grâce à son intervention, les actions incontrôlées seront arrêtées, mais le transfert d'une partie des Allemands de Hongrie sera plus tard – malgré tout – effectué.

Ce sont les années 1945-1948 qui vont lui permettre d'acquérir un nom par une série d'études politiques. Il est nommé professeur de sciences politiques à l'Université de Szeged et élu membre correspondant de l'Académie.

décisif dans l'évolution
 paysannerie pauvre qui
 ader charismatique des
 que, et qui ouvrira ses
 : - issu de la bourgeoisie
 en pratique tout ce qui
 intellectuelle sera celle
 uligne) pendant la dé-
 précède la guerre.]
 agistrat et comme fonc-

des lois raciales de sau-
 du Ministère de la Jus-
 e faux papiers pour les
 vons aujourd'hui - cela
 upation de la Hongrie
 re 1944 une arrestation
 es graves dans le chaos
 re - cette fois au Minis-
 elon lequel les puissances
 habitées de populations
 t de transférer ces po-
 t en Union Soviétique
 Hongrie, les autorités
 es Grands en chassant
 les camps bricolés à la
 s premières actions de
 ment. [Au mois d'avril
 ministre de l'intérieur
 d'exactions seront de
 différentes épidémies
 illes, et les vieillards -
 ce à son intervention,
 et d'une partie des Al-
 ectué.

mettre d'acquérir un
 professeur de scien-
 re correspondant de

Après le coup d'État communiste qui met fin en Hongrie aux quel-
 ques années de parlementarisme éphémère d'après-guerre, Bibó est privé
 de sa chaire de professeur et vit complètement retiré de la vie publique. Il
 réapparaît pendant la révolution d'automne 1956 où il est nommé ministre
 dans le gouvernement révolutionnaire d'Imre Nagy. En fait, son unique
 acte de ministre consiste à rester seul au siège du parlement au moment où
 les chars soviétiques réoccupent la Hongrie et cernent le bâtiment du Par-
 lement. Homme chétif à lunettes qu'il est, il assume sa situation exception-
 nelle: ignoré par les militaires russes qui occupent le bâtiment, il rédige une
 proclamation à la population et aux responsables des grandes puissances
 qu'il fera circuler par quelques aides occasionnels après l'avoir remise en
 main propre aux préposés des ambassades des environs. C'est cette procla-
 mation suivie de trois textes plus longs - tous destinés à esquisser une solu-
 tion politique de la crise - qui lui vaudra vingt mois plus tard, en août 1958,
 la condamnation à perpétuité. Son procès secret suit de quelques semaines
 seulement la condamnation à mort et l'exécution d'Imre Nagy. Il est hors
 de doute qu'on lui réserve le même sort. Aujourd'hui, on peut savoir que
 c'est grâce au président indien, Nehru, c. à. d. grâce à son intervention
 personnelle auprès des dirigeants soviétiques que le régime Kádár renonce
 en dernière minute à le condamner à mort.

Libéré en 1963 par l'amnistie générale s'appliquant aux actes politi-
 ques de 1956, il se retrouve enseveli dans la solitude: il est privé de sa chaire,
 interdit de publication, écarté même des lieux de recherche. Néanmoins,
 pendant les seize ans qui lui restent, il achève d'une part la rédaction d'un
 livre important sur un problème de droit politique international et quel-
 ques essais magistraux. D'autre part, il entreprend deux actions pour es-
 sayer d'attirer l'attention sur les quelques centaines de prisonniers restés
 en prison. Il s'agit cette fois des petits ouvriers auxquels l'amnistie de 1963
 ne s'appliquait pas pour la simple raison que la plupart des insurgés combat-
 tant en 1956 dans les rues de Budapest avaient été condamnés pour tenta-
 tives de meurtres comme simples criminels de droit commun. Bibó écrit
 deux lettres à Kádár pour lui demander que l'amnistie soit étendue à ces
 ouvriers sans nom qui, au moment de monter sur les barricades, étaient
 presque tous des enfants... Pour l'autre action qu'il entreprend dans le même
 but, il essaie de gagner l'aide d'un intellectuel de gauche de réputation
 internationale pour une intervention auprès des dirigeants soviétiques.
 [D'après sa conception, cette personne-moteur devrait intervenir discrète-
 ment auprès des maîtres de Moscou lors du cinquantième anniversaire de
 la Révolution d'Octobre. Pour que l'intervention soit efficace, Bibó, le ju-

riste, met à la disposition de la personne – moteur prévu un plan d'action et un texte qui explique minutieusement les lacunes juridiques de l'amnistie de 1963. Il pense à Sartre. De toute évidence, ces textes ne peuvent pas passer par la poste surveillée; grâce à une jeune Italienne courageuse, les textes passent la frontière et parviennent à Sartre qui a autre chose à faire... Il est en train de monter sa grande production théâtrale de maoïste...] Les deux actions resteront sans résultat.

Même une vue aussi rapide que cela permet – je suppose – de constater qu'uniquement par ses actes, István Bibó mérite d'être considéré comme un des "justes" de notre siècle. Mais si l'on veut tirer leçon de son exemple, il importe d'abord de voir que dans son cas, il ne s'agit ni d'actes isolés, ni d'une activité déployée à un seul point culminant de l'histoire, mais d'une suite d'actes qui s'étend sur plusieurs décennies. Les victimes dont il a défendu la cause ou tout concrètement la vie sont aussi singulièrement hétérogènes. En 1944, ce sont évidemment les juifs, cibles n. 1 de l'Allemagne nazie – mais pas seulement. La famille garde parmi les anciennes lettres une carte postale qui est écrite à István Bibó pour Noël 1947. D'après le nom du signataire, c'est un des survivants de l'holocauste tzigane qui, trois ans après les déportations, le remercie pour avoir sauvé la vie de centaines d'hommes et femmes. Comme nous avons vu, après la guerre, ce sont les Allemands à qui il veut épargner les atrocités. Il y a plus, la famille garde le souvenir d'un cas où Bibó avait fait une véritable course contre la montre pour essayer de faire arrêter l'exécution de l'arrêt de mort d'un ancien membre du parti Croix Fléchée condamné pour les crimes d'un autre qui portait le même nom. Après 1963, ce sont les victimes de la première révolution anti-soviétique oubliées tout autant par leurs compatriotes que par l'opinion publique et les hommes politiques occidentaux. Après cette vue d'ensemble, il faut se rendre à l'évidence: ces actes, loin d'être simplement les gestes spontanés de la bonté – que je ne veux nullement sous-estimer – ont une logique profonde. Si Bibó est un "juste", son exemple a deux aspects importants. Premièrement, il élargit singulièrement la notion de « juste ». Par sa solidarité, il embrasse notamment tour à tour tous ceux qui deviennent victimes de persécutions ou d'injustice en Europe centrale au cours de l'histoire sanglante du XX^e siècle. Il agit à temps et à contre-temps, et toujours selon les mêmes valeurs morales. Deuxièmement, agir et penser sont pour lui les deux dimensions du même engagement, par cela ses actes s'inscrivent dans une tradition typiquement européenne, celle des intellectuels. Mais – il faut le souligner – il se voue à ce double rôle à une époque où, en face des régimes totalitaires, cette tradition devient douteuse et

évu un plan d'action et juridiques de l'amnistie. Les textes ne peuvent pas lienne courageuse, les i a autre chose à faire. rale de maoïste... Les

: suppose — de consta- être considéré comme leçon de son exemple, git ni d'actes isolés, ni l'histoire, mais d'une victimes dont il a désingulièrement hétéro- s n. 1 de l'Allemagne les anciennes lettres Joël 1947. D'après le uste tzigane qui, trois vé la vie de centaines la guerre, ce sont les us, la famille garde le rse contre la montre le mort d'un ancien rimes d'un autre qui de la première révo- ompatriotes que par eux. Après cette vue n d'être simplement ment sous-estimer — exemple a deux as- ment la notion de « i tour tous ceux qui Europe centrale au s et à contre-temps, ment, agir et penser it, par cela ses actes e, celle des intellec- rôle à une époque vient douteuse et

équivoque. Ce qui est plein d'enseignement pour nous — même aujourd'hui — c'est la façon dont il interprète et pratique cette tradition. Il est donc impossible de comprendre les actes du juste sans dégager le message du penseur politique.

Or, cette pensée politique présente de multiples aspects qui tous mériteraient d'être étudiés. Je m'en tiendrai pourtant à l'essentiel. Je voudrais, toute proportion gardée, mettre en évidence les traits saillants de la pensée de Bibó, à savoir ceux qui relient la réflexion du penseur aux actes du juste. Dans le patrimoine manuscrit de Bibó, il y a un texte posthume qui est la transcription d'une réflexion née dans la solitude involontaire des dernières années. Or, ce texte, qu'on a tout lieu de considérer comme son testament spirituel est la clé de toute sa pensée. Dans ce texte que je ne peux évoquer que bien sommairement, il définit le sens profond de la civilisation européenne comme une lente progression vers l'enrayement de la violence et vers l'humanisation du pouvoir, une entreprise souvent erratique mais entêtée qui comprend deux grands volets: d'un côté, l'expérimentation des principes et des techniques de la démocratie commencée au sein de la civilisation gréco-romaine de l'Antiquité, de l'autre côté, la tradition judéo-chrétienne qui, dans le domaine de la réflexion politique, culmine dans la conception de saint Augustin qui estime que le pouvoir est toujours immoral, qu'il doit par conséquent se justifier, c'est à dire assumer sa responsabilité devant Dieu. Il va sans dire que cette vision de la civilisation européenne assigne à l'intellectuel tout autre rôle que le rôle suggéré par l'idée dominante du siècle: la théorie de la révolution à droite et à gauche. En dernière analyse, l'opposition des deux orientations se résume en ceci: l'une accepte la violence, voire même se complaît à la déchaîner, l'autre par contre se fixe pour but la limitation de la force. Bibó, en adoptant cette dernière suit son maître, l'historien italien G. Ferrero qui, à la veille de la deuxième guerre mondiale formule ainsi sa préoccupation principale:

Les guerres qui naissent du désordre spirituel d'une époque sont beaucoup plus dangereuses que les guerres provoqués par des conflits d'intérêt politique.

Pour Bibó qui suit le sillage de son maître la tâche première de l'intellectuel consiste donc à *comprendre* les conflits. Les études politiques écrites entre 1944 et 1948: *La misère des petits États d'Europe de l'Est*, *La déformation du caractère hongrois et les impasses de l'histoire de la Hongrie*, *Les raisons et l'histoire de l'hystérie allemande*, et *La question juive en Hongrie*

après 1944 sont toutes des analyses qui visent à élucider le désordre spirituel qui provoque tôt ou tard des conflits meurtriers. Quant à la méthode, il vaut mieux se référer à l'étude sur la question juive qui peut être considérée, en quelque sorte, comme le modèle de la pensée de Bibó. L'analyse procède d'abord à l'exposition des faits avec une impartialité rigoureuse, puis à l'examen de l'enchaînement des facteurs historiques, religieux, psychologiques, économiques, etc. qui aboutissent à la naissance de l'antisémitisme moderne. En suivant ses développements argumentés et logiques, on est tenté de voir en Bibó le penseur, le représentant tardif des Lumières qui croit sinon à la tout-puissance de la raison, au moins à sa capacité de désarmer les passions meurtrières. Pourtant, cette affiliation est captieuse, si elle n'est pas nuancée. Premièrement: à la différence de ceux qui, au vingtième siècle, se réclament du rationalisme des Lumières en forgeant des théories pour mouler la réalité dans les cadres contraignants de leur théorie, Bibó est un analyste rationnel et savant, certes, mais un penseur qui est avant tout à l'écoute de la réalité, qui en chaque minute semble être pleinement conscient du fait qu' en s'efforçant de dénouer les conflits humains, la réflexion travaille dans le tissu vivant de croyances, de passions et d'expériences vécues, souvent inséparables de la réalité effroyable de la souffrance humaine. Aussi est-elle prudente, modeste et patiente. En plus – et c'est le troisième point important – dans la pensée de Bibó le composant moral est décisif. Les termes que je prends au hasard dans l'étude sur la question juive, tels que "sens moral", "examen de conscience", "niveau politique et moral", "faillite morale", "confusion morale", "la baisse de la moralité publique", "processus de dégradation morale", voire même "dégoût, consternation et horreur" et ainsi de suite – on pourrait continuer presque à l'envie – témoignent d'une pensée morale rigoureuse et à la fois pratique qui, après avoir analysé les faits, porte un jugement moral sans équivoque, ne laissant subsister aucun doute que comprendre et faire comprendre les phénomènes, les mécanismes mentaux ou sociaux aboutissant à des crimes collectifs ou individuels ne sauraient être interprétés que dans la perspective de la responsabilité.

Et si l'on tient compte du fait que la responsabilité est le point angulaire de la pensée de Bibó, il est clair que le rationalisme de ses analyses est plutôt une méthode qui sert avant tout à éveiller dans l'homme l'être moral et à le tenir en éveil. Et ceci est valable tout autant sur le plan individuel que communautaire. Dans les trois notes, par exemple, rédigées en 1945 à l'intention du ministre de l'intérieur pour qu'il prévienne la déportation des Allemands, il met en parallèle à plusieurs reprises les exactions en

c'est la face hideuse de la démocratie qui surgit: le règne du peuple qui se laisse pervertir assez facilement en terrorisme aveugle des foules. Et en face de cette réalité, l'individu se trouve acculé à l'alternative: ou bien obéir à l'impératif de la résistance ou bien accepter l'ordre des choses bon gré mal gré. Si donc on s'interroge pourquoi les intellectuels étaient si nombreux à faire taire leurs réserves, voire même leur aversion et dégoût en face des abus de la force, la réponse ne peut paraître douteuse. Au fond des conversions à l'horreur soviétique à gauche, et l'hitlérisme à droite, on retrouve la même faiblesse. La raison de l'échec est à chercher dans le simple fait qu'aux temps des délirs politiques le moralisme de tête ne suffit pas.

Le temps est venu de poser la question essentielle suivante: quelles sont donc les sources de la force morale d'István Bibó? Où puise-t-il la sève de sa clairvoyance et de son intransigeance? Vu le peu de temps qu'accorde le cadre d'un seul exposé, j'ai hâte d'en venir à l'essentiel. Une des composantes de ses attitudes de penseur et de l'homme engagé se situe au niveau des réflexes: issu d'une famille de nobles qui sont depuis bien des générations non pas des seigneurs, mais des fonctionnaires qui sont au service de l'État comme juristes et universitaires, le titre de noblesse ne signifie nullement pour lui l'appartenance à une classe sociale survécue mais une tradition d'esprit qui lui inculque les réflexes d'une certaine noblesse de la pensée. Par ses traditions familiales Bibó est en quelque sorte vacciné contre les passions, les basses oeuvres de la plèbe, qu'elle soit bolchévique ou nazie. Pour ce qui est des dimensions plus profondes de sa morale, elle plonge ses racines dans la tradition biblique où la part de toutes les deux branches de la tradition judéo-chrétienne est décisive. Il y a notamment la tradition des prophètes pour qui la vérité n'est pas affaire d'opinion majoritaire, qui pensent et agissent en purs sujets, en leur invincible et irréductibles singularités. C'est la tradition des hommes seuls, ces solitaires qui consentent aux moments où les foules s'affolent à se soumettre sans condition à l'appel du Très-Haut pour être en désaccord avec le monde, qui refusent en toute liberté le cours du monde. D'autre part on ne saurait méconnaître la part non moins importante du christianisme proprement dit, en parfait accord d'ailleurs avec ses bases ancien-testamentaires. Il suffit de penser ici à la vision chrétienne, telle qu'elle est présentée par l'Apocalypse selon Saint Jean qui transforme singulièrement la tradition apocalyptique répandue au Proche-Orient de l'époque. Jésus s'y identifie avec tous ceux qui souffrent, et la question qu'il adresse à chacun et chacune au moment du jugement dernier implique qu'à ses yeux chaque vie humaine a sa

le du peuple qui se
es foules. Et en face
ve: ou bien obéir à
choses bon gré mal
ient si nombreux à
légoût en face des
u fond des conver
site, on retrouve la
simple fait qu'aux
pas.

suivante: quelles
ù puise-t-il la sève
temps qu'accorde
. Une des compo
se situe au niveau
bien des généra
ont au service de
lesse ne signifie
ryécue mais une
ne noblesse de la
rte vacciné con
bolchévique ou
sa morale, elle
toutes les deux
a notamment la
l'opinion majo
ible et irréduc
s solitaires qui
ttre sans condi
le monde, qui
on ne saurait
re proprement
entaires. Il suf
itée par l'Apo
ition apocalyp
stifie avec tous
acune au mo
humaine a sa

valeur unique. La question adressée à Caïn se trouve non modifiée, mais complétée. Il ne s'agit plus seulement de répondre à la question:

"Qu'as-tu fait de ton frère?" La question implicite qui se trouve au fond de l'interrogation répétée de Jésus est la suivante: "Qu'est-ce que tu as manqué de faire pour aider, pour sauver 'un de mes petits'?"

Pour résumer: le message de la pensée et de l'oeuvre de Bibó en tant que juste met en évidence la responsabilité accrue des élites – en Europe celle des intellectuels – avec les accents que j'ai essayé de souligner. Je n'ignore pas que cette conclusion peut sonner étrange: le bon ton d'aujourd'hui exige plutôt de dédramatiser les choses. Pourquoi insister sur la valeur unique de chaque vie humaine comme enjeu ultime de l'acte et de la pensée d'un intellectuel dans un temps où les théories révolutionnaires se sont effondrées, comme le formule Ricoeur: "finis les grands récits". Pourquoi insister sur la nécessité du courage et de ses dimensions profondes dans nos sociétés foncièrement laïques qui se veulent dispensées du fardeau de toutes traditions religieuses ou simplement de toute sagesse ancienne? Le monde a changé, c'est sûr: il est beaucoup moins idéologique qu'il y a vingt ans ou cinquante ans. Mais faut-il en conclure que nous sommes plus à l'abri des catastrophes pareilles à celles que nous avons vécues en ce siècle qui finit bientôt? En commémorant les justes, nous commémorons toujours les victimes aussi. L'oeuvre de Bibó est inachevée, certes, mais son exemple est suffisamment claire pour nous rappeler qu'en face des épreuves à venir, qu'aux temps des démences collectives, il faut qu'il y ait des hommes qui pensent et agissent en s'attachant aux foules, il faut qu'il y ait des hommes capables de trouver les forces intérieures nécessaires pour obéir à l'appel supérieur de se mettre du côté des victimes.

En conséquence – toujours selon Ferrero –, les grands bouleversements historiques, les délirs politiques sont nécessairement accompagnés d'un déchaînement de la peur.

Tout d'abord, il faut bien comprendre: dans sa vision, résister au Mal n'est nullement lié à une démonisation des auteurs et exécuteurs du Mal. Dans l'étude sur la question juive, en parlant des crimes issus de l'antisémitisme, il dit:

Bassesses, lâchetés, vilénies ne sont pas affaires de décisions diaboliques librement prises, mais consistent, au contraire, à agir en misérables, inconscients [...] n'obéissant qu'à des impulsions venues de fatalités sociales, com-

munautaires, éducationnelles et personnelles, d'expériences lamentables et déformantes, de préjugés enracinés, de lieux communs vides de sens, de clichés stupides et paresseux.

Pour affronter le Mal, ce qui importe avant tout pour lui, c'est de comprendre les causes, les motifs, les contextes et les facteurs non diaboliques mais tout à fait humains qui aboutissent aux actes du Mal. Pour les comprendre. L'historien italien, G. Ferrero (quittant l'Italie fasciste pour se réfugier dans la République de Genève), qui est peut-être le plus important parmi les maîtres de Bibó, déclare à la fin d'une oeuvre majeure qu'il achève au moment où la deuxième guerre mondiale éclate: Bibó, son disciple ne fait autre chose que de conjurer ce désordre spirituel dont l'antisémitisme fait partie en essayant de ramener l'Europe chancelant dans le vide du chaos spirituel à l'unique terre solide qui puisse lui épargner le pas fatal qui conduit à l'abîme, devant le créateur de chaque vie humaine. Ce point fixe qu'il offre c'est de comprendre le sens profond de la civilisation européenne. Même l'allure de sa pensée confirme que pour l'oreille attentive, la voix qu'on entend dans ces études, c'est celle d'un analyste savant, certes, mais en même temps c'est l'écho de quelque chose de beaucoup plus lointain que le rationalisme des Lumières [c'est moins une théorie que la voix d'une sagesse politique de l'âge prémoderne].

En même temps, on ne saurait méconnaître que le langage qu'il tient dans ses études n'est pas celui d'une sagesse purement méditative. En effet, un des axes de la pensée politique de Bibó est la profonde conviction que pour les communautés humaines, se redresser, vivre en paix, mener une vie saine – à quelque niveau que ce soit – n'est concevable qu'en travaillant contre l'oubli, qu'en faisant face en toute sincérité aux actes que nous autres humains avons commis. L'appareil rationnel de la réflexion sert donc en parti à éveiller ou à tenir en éveil l'être moral que chaque être humain doit devenir s'il veut être digne du nom: Homme. La vue anthropologique de Bibó est beaucoup plus dramatique que ne l'est celle de Todorov qui constate que "les êtres humains ne sont ni bons ni méchants par nature". Il adopte plutôt la vision biblique. Dans *Genèse*, chap. 4, l'homme est défini comme un être douteux, qui se prête facilement à ce que le Mal fasse irruption au centre même de son être. Toujours selon cette vision l'homme est tenu de répondre à la question fondamentale: "Où est Abel, ton frère? – Qu'as-tu fait?".